



HAL
open science

Recherche architecturale, recherche urbaine : comment l'histoire nous traverse ?

Marie-Paule Halgand, Amélie Nicolas

► To cite this version:

Marie-Paule Halgand, Amélie Nicolas. Recherche architecturale, recherche urbaine : comment l'histoire nous traverse ?. Lieux Communs - Les Cahiers du LAUA, 2012, Comment l'histoire nous traverse, 15, pp.10-24. hal-02872035

HAL Id: hal-02872035

<https://hal.science/hal-02872035>

Submitted on 25 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Recherche architecturale, recherche urbaine : comment l'histoire nous traverse ?¹

Dossier coordonné par Marie-Paule Halgand et Amélie Nicolas

Lieux communs n° 15 (2012) Comment l'histoire nous traverse, p. 10-24

L'écriture d'un nouveau projet scientifique est pour un laboratoire de recherche l'occasion de faire un point sur des questions d'ordre épistémologique. Parmi celles-ci a pointé au LAUA celle de l'écriture de l'histoire contemporaine alors que les chercheurs de notre équipe ont toujours manifesté une diversité des formations d'origine et des pratiques de recherche.

Si elle se trouve souvent en position académique maîtresse, l'histoire, dans le champ de la recherche architecturale et urbaine est aussi confrontée à d'autres entrées disciplinaires disputant la prééminence de ses méthodes lorsqu'il s'agit d'élucider des objets contemporains. En outre, les questions du temps long, de la mise en perspective, sont transversales à de nombreux points de vue disciplinaires dont l'ethnographie, la géographie, la sociologie, la science politique ou le droit.

Proposer une réflexion sur les conditions de production et de migration du savoir historique dans le champ architectural et urbain suppose ainsi de mobiliser des interrogations récurrentes des sciences humaines et sociales recourant d'ordinaire à l'histoire. En écho et dans le prolongement du numéro de la revue *Espaces et sociétés* qui abordait en 2007 l'histoire dans la recherche urbaine (coordonné par Viviane Claude et Danièle Voldman), notre intention a été de revenir à une réflexion sur la fabrique de la connaissance historique dans un champ qui montre une réelle hétéronomie méthodologique.

L'activité réflexive du chercheur a été particulièrement interpellée, pour ce dossier, dans trois directions : la question de la production du savoir historique en interrogeant les conditions et les méthodes de mise à jour de l'histoire ; la question de la migration du savoir historique, que ce soit dans des champs disciplinaires connexes ou que ce soit dans des pratiques professionnelles, au premier rang desquelles celles des aménageurs, urbanistes et architectes ; troisième direction, celle de l'interpellation du discours historique en revenant là sur la position sociale de l'historien. En somme, comment la recherche architecturale et urbaine pose-t-elle des questions spécifiques à l'histoire, à l'historien et aux utilisateurs de la méthode?

1) Ce « nous » traversé par l'histoire

Comment l'histoire nous traverse ? **Laurent Coudroy de Lille et Olivier Ratouis** ont bien raison, dans l'introduction de leur article, de s'interroger sur ce "nous" qui est en cause dans l'intitulé de ce dossier. Nous, les universitaires, dans le champ des sciences humaines et sociales ou bien dans le champ de l'histoire qui sommes confrontés à un statut à donner à l'objet "ville"? Nous, aménageurs, urbanistes, architectes, praticiens qui avons à composer la ville à partir de ce qu'il en reste? Nous, les habitants de la ville qui éprouvons le temps, composons une mémoire sociale ? Les articles qui composent ce dossier, chacun à leur manière, et chacun selon la position sociale ou académique de son auteur, renvoient à l'ensemble de ces "nous" qui se cherchent avec l'histoire, le temps et l'espace.

Ce dossier est bien marqué par la nature réflexive de chacune des propositions qui interrogent ce rapport à l'histoire. Reprenons alors les statuts professionnels et parfois personnels des

1 Nous remercions vivement, pour leurs réflexions stimulantes et leurs relectures, les membres du comité de lecture ayant contribué à la constitution de ce dossier : Viviane Claude, Michael Darin, Elisabeth Pasquier et Laurent Devisme.

contributeurs tels qu'ils les engagent dans les articles. Une architecte praticienne qui annonce d'emblée que sa pratique d'agence a eu un impact fort dans la production d'une thèse en histoire de l'architecture sur les relations entre histoire, phénoménologie et architecture. Un sociologue oeuvrant dans un bureau d'étude et donc en prise avec des projets urbains qu'il accompagne et qui ont réaffirmé des affinités théoriques avec l'école de sociologie urbaine de Chicago l'enjoignant à proposer une traduction inédite d'une conférence d'Everett Huges. Un professeur émérite de géographie au long parcours professionnel marqué par la fabrique d'un point de vue épistémologique original et défendu sur la ville et son appréhension, qu'il accepte ici de livrer sous la forme d'un entretien stimulant. En retour, une enseignante-chercheuse en école d'architecture qui endosse le rôle de « pourparleuse » dans ce dialogue noué avec Marcel Roncayolo. Un doctorant en architecture nourri du besoin d'asseoir théoriquement son travail de thèse sur les relations ville-nature, et peut-être de trancher, du moins provisoirement, dans les épistémologies existantes. Une architecte et une géographe, travaillant de conserve, revenant là sur un travail d'enquête marquant à la Cité des 4000 à la Courneuve et dont le matériau récolté s'est avéré très riche, ne finissant pas d'interroger les chercheurs. Des enseignants chercheurs en études urbaines, réinterrogeant ici la place de l'histoire dans ce champ d'étude complexe et profondément hétéronome. Un photographe-historien qui, à de nombreuses reprises s'est attaché, à Oradour, à Condrecieux et Mulsanne par exemple, à éprouver, à comprendre et à interroger de véritables lieux de mémoire ainsi que les pratiques, commémoratives, ou non, qui les emplissaient. Et puis, dans la rubrique Transpositions de ce numéro, des professionnels et des « apprentis chercheurs » livrant, avec un véritable sens analytique, leurs expériences : un documentariste qui s'est attaqué à l'histoire longue du projet urbain de l'île de Nantes et qui a certainement beaucoup à échanger avec les ethnographes de l'urbain sur la manière dont on peut suivre, capter, comprendre un projet urbain complexe dans le temps long de la ville ; une architecte du patrimoine qui révèle, de l'intérieur, la fabrique d'un secteur sauvegardé ; deux étudiantes en architecture qui ont arpenté, une année durant, Athènes et Berlin et qui proposent de livrer leur expérience de la ville et de son histoire.

2) Histoire architecturale, histoire urbaine, en mondes académiques

Les deux coordinateurs de ce numéro, une historienne de l'architecture et une sociologue ayant baigné dans une formation initiale en histoire sociale, avaient peut-être fait le pari que recherches architecturale et urbaine dialogueraient volontiers dans ce dossier de Lieux Communs. Nous pouvions nous demander, par exemple, comment la question de la production de l'histoire de l'architecture contemporaine pouvait se discuter à la lumière du développement des études urbaines. Et de manière réciproque, si les historiens de l'architecture et de la ville produisent des éléments de connaissances, comment les chercheurs se fondant sur d'autres disciplines s'emparent-ils de ce savoir pour alimenter leurs propres élaborations problématiques ? Nous posons a priori l'hypothèse que l'échelle architecturale était sans doute plus proche de la démarche et de l'œil historiens alors que les hybridations disciplinaires des recherches urbaines pouvaient mettre à mal une conception et une méthodologie stricte de l'histoire. L'analyse historique à l'échelle architecturale permet-elle ainsi d'interroger autrement celle de l'urbain ? Finalement, le constat est que ces deux champs d'étude, dans ce dossier, ne discutent que peu entre eux, partageant sans doute des épistémologies et des rapports à l'histoire bien distincts.

Les textes qui émargent au champ des études architecturales associent volontiers histoire et philosophie, ce qui ne manque pas d'interroger de nouveau sur les conceptions de l'histoire de l'architecture.

A ce titre, le texte de **Maëlle Tessier** est parlant. La résonance de la phénoménologie, courant philosophique, sur la pensée spatiale, étudiée par l'auteur en s'appuyant sur un corpus de doctrines architecturales, marquerait alors, outre le passage d'une conception rationalisante de l'expérience

sensible à une conception interprétative, ne détachant plus le sujet de l'objet, une autre manière d'appréhender et de mettre en oeuvre l'architecture contemporaine. Le couple anglais Alison et Peter Smithson, et sa réflexion sur une "esthétique du trouvé" (*as found*) incarnerait ce passage, particulièrement sur la courte période de 1953 à 1957. Retraçant la genèse de ce concept d'*as found* dans la trajectoire du couple Smithson, l'auteur explore ici l'hypothèse d'une mise en oeuvre de projets architecturaux et urbains à partir d'un positionnement philosophique et esthétique spécifique.

A dire vrai, nous avons imaginé que les enjeux de transmission dans le champ de l'histoire de l'architecture auraient également une place importante dans ce dossier, côtoyant alors la recherche pédagogique, sur la position de l'enseignant-chercheur, dans le rôle particulier des écoles d'architecture en France, face à la pratique majeure du projet architectural, et aussi face à une production démultipliée d'édifices ou des projets reconnus et bien souvent médiatisés par des travaux de type hagiographique. Où en est la recherche architecturale et quelle est la place de l'histoire ? Cette proximité entre la pratique de l'architecture, les formes de l'enseignement du projet et la place de l'histoire de l'architecture dans les écoles laissent penser que la recherche architecturale s'appuie sur un débat, ou peut-être sur des controverses épistémologiques importantes, entre les tenants de la démarche historique et les tenants de la critique esthétique en lien avec la pratique de projet. Nous retrouverions alors, côté historien, une critique de la confusion méthodologique, de la dérive normative, des jugements esthétiques ou doctrinaux et du plaquage théorique par opposition au temps artisanal du travail de constitution d'un corpus et de l'élaboration des faits propre à l'histoire.

Le recours à l'histoire peut avoir la fonction de mettre à mal des conceptions doctrinales, souvent essentialistes, et devient ainsi un instrument de critique à leur encontre. S'appuyant sur la production critique d'intellectuels ayant dénoncé l'instrumentalisation de la nature dans la pensée des "modernes", **Adrien Gey** cherche à montrer comment cette thèse est elle-même invalidée par d'autres productions intellectuelles, dont la visée épistémologique est plus pragmatique (histoire des techniques urbaines, histoire environnementale américaine des années 1990, histoire économique). L'enjeu de ce texte est de repenser le rôle et les formes de la critique dans la production intellectuelle sur les relations entre ville et nature, critique éminemment normative qui oublie de ce fait les dynamiques plus fines qui constituent l'histoire urbaine. Le retour à l'histoire, et à des histoires parfois jugées plus triviales ou laborieuses, les réseaux, la voirie, les corps de métiers de la ville permet sans doute de mettre à distance des croyances parfois répandues chez les architectes et les urbanistes.

Du côté des textes que l'on situe volontiers dans le champ des études urbaines, c'est principalement **l'incertitude épistémologique qui pèse sur l'histoire urbaine française qui vient nourrir les interrogations** et qui engagent des analyses souvent hybrides, en prise avec d'autres histoires disciplinaires ou académiques. L'histoire est donc bien en miette (Dosse, 1987) et une réflexion épistémologique sur ce qu'elle est devenue depuis ou par les Annales mérite d'être entretenue alors que la fragmentation des objets de recherche et peut-être de la discipline est patente. La remise en question de la prééminence de l'histoire sociale sur l'histoire urbaine laisse en effet un vide et une volonté de répondre, par une autre épistémologie de l'histoire urbaine. Si le grand combat des premières Annales à l'encontre de l'école méthodique a été de saisir l'histoire en tant que méthode critique, postulant qu'il n'y a pas de faits sans questions, sans hypothèses, que l'histoire est avant tout « problème », cela aura aussi, en retour, conduit à dire que l'histoire n'aurait pas d'objet propre. « Ainsi le monde perceptible dans son entièreté est potentiellement et en principe moyen de preuve pour l'historien (...) Les sources sont sources quand quelqu'un les regarde historiquement » (Collingwood, 1935, cité par Prost, 1996, p. 81). Si les villes ont été un véritable objet d'histoire dans le genre monographique, elles disparaissent ou passent à l'arrière-plan alors qu'elles deviennent un objet d'histoire totale, à même de synthétiser toutes les dimensions, économiques, politiques et sociales. La ville, en tant qu'objet propre, est alors plus facilement

laissée aux sociologues et à l'explication par le social.

Alors que « l'histoire urbaine ne semble pas être une discipline bien affirmée », comme le rappellent d'emblée Marcel Roncayolo et Isabelle Chesneau, elle devient le lieu par excellence de la réflexion historiographique. Nous sommes, dans ce dossier, en présence de deux textes qui reviennent sur des expériences d'écriture et de positionnements épistémologique et méthodologique marquants. Autour des éditions récentes de *l'Abécédaire de Marcel Roncayolo : Entretiens* (Chesneau, Roncayolo, 2011) et de *L'aventure des mots de la ville* (Topalov et al., 2010), l'entrée par les mots devient une manière de saisir la ville par l'histoire, par le temps long et par le jeu des fragments et des invariants. Ces positionnements mettent alors à mal les conceptions positivistes de la ville et du social.

La perspective proposée par **Marcel Roncayolo et Isabelle Chesneau** est de ne pas refuser cet éclatement. Pourquoi l'histoire devrait-elle être unitaire, interrogent les auteurs? En choisissant d'exprimer et de soutenir une conception constructiviste du savoir historique sur la ville et l'urbain, les auteurs utilisent la forme de l'entretien, du dialogue argumenté, qu'ils avaient aussi mis en oeuvre dans *l'Abécédaire* (Chesneau, Roncayolo, 2011). Chacun assume donc son rôle pleinement dans cet échange. « L'intercession, c'est la capture, une double capture en l'occurrence, qui n'a rien à voir avec une communion des esprits ou je ne sais quoi. » assurait Claire Parnet (*Libération*, 3 mars 1997). C'est alors une réflexion sur la production originale d'un savoir dans l'interaction entre deux chercheurs qui est proposée ici. Si *l'Abécédaire de Marcel Roncayolo* avait conduit intervieweur et interviewé à échanger longuement sur l'histoire sans en faire une entrée spécifique, ce numéro de Lieux Communs est l'occasion pour eux, non pas d'en synthétiser une connaissance (une pensée a-t-elle besoin d'être synthétique pour être scientifique? interrogent-ils) mais bien d'arpenter la place, le recours à l'histoire dans la réflexion sur la ville et sa production. "Loin de vouloir ériger l'irrésolution et l'incertitude en méthode", la réflexivité, le pas à pas, les conditions de production de la connaissance ne sont pas reniées, ou envoyées aux cuisines obscures de la recherche, mais au contraire, à la manière des ethnographes, dévoilées et partie intégrante de l'analyse. Ici, c'est la nature épistémologique de l'histoire qui est convoquée et associée à une réflexion historiographique. Les auteurs s'engagent à jouer un rôle critique, assumé, au nom de ce qu'ils croient d'un "devoir d'histoire", se rapprochant de la démarche de l'égo-histoire, cherchant à dévoiler l'intimité de la relation entre l'historien et son objet.

Cette perspective est d'autant plus sensible dans le domaine de l'urbain, parce que "la matérialité résiste" au point d'en faire presque "une histoire naturelle" de la ville. C'est précisément là qu'une réflexion critique sur les liens entre histoire et géographie trouvent leur sens, parce qu'elle bouleverse les fondements propres à ses deux disciplines. Marcel Roncayolo s'est détaché à la fois d'une conception de la ville depuis la géographie, où les catégories opposants ville et campagne, et qui persistent encore dans les enseignements, ne lui apparaissent plus convaincantes du tout, et à la fois de l'histoire, tant la tentation globalisante du projet d'histoire urbaine « totale » était vouée à l'échec : "Il ne fallait pas perdre de vue la ville". Marcel Roncayolo nous confie ici le tiers espace qu'il a construit, n'optant ni pour le structuralisme ni pour le relativisme absolu, ni pour, ni contre. Francastel, Piaget, Reynaud, autant d'auteurs qui ont tracé ce tiers espace de la recherche urbaine, où production de la ville, urbanisation, usages de l'espace et temps long sont entremêlés. Ce positionnement est bien sûr fait du passage de Marcel Roncayolo à l'EHESS où il a préparé sa thèse sur Marseille (et qui a pu lui valoir une certaine créativité et audace dans le champ académiquement balisé des sciences humaines et sociales) mais aussi de sa "rencontre", confie-t-il, avec les architectes et urbanistes italiens dans les années 1970 autour de leur interprétation du paysage urbain ("les formes devenaient liaison entre société et paysage") qui ont autorisé de laisser libre cours à un certain "sentiment de l'environnement", à un rapport à la matérialité des lieux éprouvée par le chercheur s'engageant sur la voie de la réflexivité, voire de la musicalité (la ville comme partition contrapuntique). De cette "rencontre", Marcel Roncayolo s'autorisera à aller, dans ses recherches, au-delà d'une vision uniquement centrée sur la morphologie urbaine. Refusant la

réduction de l'espace à l'espace social, il se défend également d'un relativisme total : la ville est fragmentée, elle est une "somme d'expériences successives", "le paysage doit être entendu comme un retour à la subjectivité", cependant, c'est bien une conception de la continuité à l'oeuvre dans la ville qui importe à Marcel Roncayolo, continuité médiatisée par le sujet, mais qui prend une forme collective. Ici, mémoire et histoire et leur radicale distinction telle que Maurice Halbwachs l'avait conçue, sont à l'oeuvre dans une réflexion ouverte sur le temps long.

De leur côté, Olivier Ratouis et Laurent Coudroy de Lille font la proposition, qui de leur point de vue pourrait (devrait) nourrir l'histoire urbaine aujourd'hui, de recourir à l'analyse sur le temps long des mots de la ville, travaillant ainsi tout autant l'évolution des espaces urbains que des représentations qui leur sont associées. *L'Aventure des mots de la ville* invitait le chercheur en études urbaines « à ne jamais prendre le mot pour la chose et surtout à écouter le locuteur parler » (Topalov, 12/01/2011). Les mots sont en effet, comme le rappelle aussi Marcel Roncayolo, "le plus court chemin pour conduire à la représentation", ils permettent de travailler à la frontière entre la longue durée, les doctrines de l'urbanisme et le rapport à la pratique. Le détour par les mots aura cette fonction, pour leurs auteurs, de ramener le chercheur à l'histoire, à son premier principe même, le refus catégorique de commettre le péché d'anachronisme, péché qui court souvent dans les explications systémiques de l'urbain. La question des usages prime ici dans l'analyse dans la perspective d'une histoire des changements incessants des usages et des mots qui leur sont associés.

La migration de la démarche historique dans d'autres champs disciplinaires est aussi mise en lumière par la traduction de **Laurent Riot** d'une conférence de Everett Huges prononcée en 1955 à l'occasion du 25e anniversaire du Social Science Research Building à Chicago et parue dans la revue *Sociological Eye* en 1984.

Laurent Riot ouvre une perspective qui, dans les propos de Huges, réaffirme déjà le rôle de l'historien dans l'étude des villes. A l'image d'une sociologie qui serait marquée par la compilation de savoirs statiques, ou bien par la tentation théorique globalisante, la perspective dynamique de l'histoire est ici convoquée pour rappeler au chercheur l'enjeu d'une démarche fine, lente d'un travail de terrain pour comprendre et interpréter la réalité sociale. Everett Huges le rappelle justement ainsi, alors qu'il se réfère à la portée des recherches et conceptions d'un historien dans un travail collectif de recherche auquel il a participé : « l'importance de son rôle vient de l'aide qu'il a apportée pour résoudre le délicat problème de la perception de la ville en tant qu'entité ». La perspective de l'historien nourrit alors la conception épistémologique du sociologue. Pour comprendre ce qu'est la ville, E. Huges rappelle alors, selon un système d'analyse relationnelle, qu'il s'agit avant tout de s'intéresser aux relations entre les groupes "ethniques" et non, de façon folklorique et substantialiste, à chaque groupe considéré comme une entité isolée. Saisir la dynamique des relations entre ces groupes enjoint l'auteur à appréhender le temps long d'ancrage de ces relations, expliquant des conflits, des frontières, des processus de légitimation ou de délégitimation, et surtout à se démarquer du péché capital de l'ethnocentrisme. C'est alors une posture particulière du sociologue qui émerge ici, avec une forte activité réflexive sur le travail d'enquête, celle qui l'amène à refuser les grandes formalisations et systématisations théoriques qui n'auraient jamais de grain empirique à moudre. Rappeler ses enjeux dans la traduction ici faite par Laurent Riot, c'est alors revenir à deux fondements au moins de la pratique historique : la connaissance est établie de façon indiciaire, l'historien est par excellence celui qui raisonne à partir de singularités et pense ordinairement « par cas » (Passeron, Revel, 2005) ce qui le rend attentif à l'approfondissement de la description avant toute tentative d'interprétation ; mais également, seule la perspective d'un temps long autorise une montée en généralité à même d'expliquer des configurations particulières du monde social.

Le débat peut être ici ravivé sur la place des concepts, des postulats, des enjeux d'abstraction voire de modélisation dans les recherches menées aujourd'hui autour de l'urbain. Et sans doute en

arrière-plan, sur le rôle et les formes de la critique. Si l'histoire dans la tradition historiographique française s'est toujours méfiée des tentatives de modélisation (Baudouin & al., 1990), c'est plus fondamentalement une interrogation sur le positionnement social du chercheur qui se pose ici, y compris au sein de l'espace académique. A la manière dont les chercheurs, à l'échelle internationale, relevant du champ dit des *Critical urban studies* ont autonomisé l'objet « ville » au sein d'une communauté scientifique, dans l'optique d'une transdisciplinarité assumée (et non sans goût du débat et de la controverse), on peut également espérer, en France, qu'un destin commun aux différentes appartenances disciplinaires puisse être marqué par un souffle théorique et une vitalité éditoriale capable de placer la question urbaine au cœur des grandes questions contemporaines². Nous vivons avec une certaine pudeur quant à la critique, les approches passées, notamment la sociologie urbaine marxiste des années 1970, ayant pu contribuer, par leurs excès, à discréditer la recherche critique (Amiot, 1986).

3) Faire la ville et mobiliser l'histoire ?

Le champ des usages publics de l'histoire est sans doute celui qui reste le plus balisé et qui promet le mieux une rencontre entre histoire architecturale, urbaine et autres questionnements disciplinaires, ceux de la science politique, de la sociologie et de la géographie notamment.

Le texte de **Sandra Parvu et Alice Sotgia** en témoigne alors qu'elles s'attachent à comprendre les « pratiques » de l'histoire à l'œuvre, à différents moments, dans les projets architecturaux et urbains. La construction des grands ensembles d'habitation n'a pas tenu compte de "l'histoire du lieu". C'est sur cette affirmation, couramment exprimée, que les deux auteurs décident de revenir, en interrogeant ce que l'expression "histoire du lieu" implique. S'appuyant sur une enquête par entretiens réalisée à La Courneuve, sur la cité des 4000, entre 2006 et 2008, Sandra Parvu et Alice Sotgia revisitent les récits produits (par les « fabricants » de la ville) sur le rapport entre les projets de construction-rénovation-réhabilitation sur les cinquante dernières années et les formes de l'histoire construites et utilisées. Considérer que la mise en mots, les récits, sont autant d'actes de la fabrication de la ville, c'est donner corps à une véritable politique publique de la mémoire et de l'histoire qu'il s'agit de déconstruire. Une périodisation de ces récits apparaît alors que les auteurs se livrent ici à un véritable exercice d'histoire des usages publics de la mémoire et de l'histoire, à partir d'un lieu particulier, la Cité des 4000, marqué par une longue histoire de propositions architecturales et urbanistiques. Ces propositions jouent, selon les époques, sur des relations au temps variables : le temps court, celui du chantier qui place résolument la cité des 4000 « dans la non prise en compte de ce qui était là avant » se trouve consacré, dans la période suivante, par l'expression « cité de transit » engageant au-delà l'absence d'une possible sédimentation sociale. Les temps de la réhabilitation et l'intégration communale de la Cité des 4000 à la Courneuve autorisent l'émergence d'un nouveau récit, à partir des années 1980, s'appuyant là sur le temps long, de l'épaisseur historique, sociale et spatiale et dont l'objectif est de donner forme à une identité (ou une nouvelle image) « en récupérant ce qui avait été jusque là renié ». La mémoire devient projet architectural et urbain alors qu'elle a désormais droit de cité.

La mise en forme d'une histoire contemporaine de l'urbain renouvelée, à partir notamment du Programme interministériel d'histoire et d'évaluation des villes nouvelles (PHEVN) conduit par Jean-Eudes Roullier, et qui a pris fin en 2005, a fortement interpellé la communauté des historiens.

2 Le récent colloque « La ville néolibérale : une thèse crédible » à l'initiative de Gilles Pinson et Christelle Morel-Journel, inaugurant, à Lyon et à Saint-Etienne, l'ouverture du Master pluridisciplinaire « Altervilles » les 13 et 14 septembre derniers, semble attester d'une réelle mobilisation collective de la recherche sur ces questions contemporaines de la néolibéralisation des politiques urbaines et de leurs effets socio-spatiaux sur les villes. Il traduisait ainsi un élargissement international de la communauté scientifique sur ces nouveaux enjeux urbains et autour des problématiques déjà bien ancrées côté anglo-saxon.

Ce programme marque une reprise en main des historiens contemporains sur cet objet des villes nouvelles et des grands ensembles, et consacre un véritable champ historiographique en se détachant d'une analyse par trop marquée par le primat du social. « Trop d'explication par le social risque de figer l'analyse, de faire oublier les évolutions et de rejeter au second plan le politique, l'administratif et tout ce hors la ville qui pèse tant » avertissaient déjà, en 1990, Rémi Baudouï, Alain Faure, Annie Fourcaut, Martine Morel et Danièle Voldman dans leur intention pionnière de reconstruire une histoire contemporaine de l'urbain. L'histoire de la mémoire, la déconstruction des récits aménageurs entre autres, l'attention aux mots et à ses usages participent à l'élaboration de cette histoire renouvelée de l'urbain contemporain. Quel rôle joue l'historien ? « Celui de questionner la fausse évidence des charnières de l'histoire urbaine et d'éclairer la temporalité des grandes représentations urbaines » (Fourcaut, Vadelorge, 2011). L'historien réinterroge le temps et chemin faisant déconstruit des temporalités imposées par les récits aménageurs et politiques. Les villes nouvelles et les quartiers de grands ensembles sont des terrains particulièrement pertinents pour ce travail de déconstruction-reconstruction des temporalités alors que les mémoires, habitantes principalement, n'ont eu que très peu d'espace d'expression et d'appropriation ; ainsi la « crise sociale de l'urbain » à partir des années 1980 n'est-elle qu'une expression du malaise politique et des formes publiques de régulations que ce malaise a engendré (Fourcaut, Vadelorge, 2011, p. 143). L'historien de l'urbain contemporain se trouve ainsi en prise avec les problématiques du gouvernement urbain, de l'Etat providence et de ses « crises », travaillant là à partir des mêmes matériaux que les sociologues ou les politistes notamment. Cela autoriserait-il, comme nous le pensions plus haut, une communauté scientifique, plus ouvertement critique ? Cela ouvre-t-il également la perspective nouvelle d'une histoire appliquée ?

Olivier Ratouis et Laurent Coudroy de Lille rappellent, dans leur texte, que "le savoir historique (la connaissance du passé et ses méthodes de mise à jour) se transfère peu vers l'aménagement tel qu'il se pratique aujourd'hui en France". En revenant sur les relations entre historiens académiques et communauté des praticiens de la ville, les auteurs s'interrogent également sur le type d'histoire qui est mobilisée, à la fois dans le sous-champ disciplinaire en construction de l'histoire urbaine, et dans les conceptions des aménageurs qui pourraient se saisir de ce savoir. Existe-t-il alors une ambition pratique, appliquée de l'histoire académique ? On voit que des demandes publiques commencent à émerger en direction d'historiens-experts, à l'image du cinquantenaire de la reconstruction des villes françaises. Cette perspective d'une histoire appliquée ne manque pas d'interroger en retour sur l'objet même de l'histoire urbaine au sein des débats disciplinaires, notamment autour de l'enjeu d'une autonomisation de l'histoire urbaine par rapport à l'histoire sociale qui aura permis d'ouvrir à une réflexion sur les relations entre le social et le spatial, entre la ville et la société, à une réflexion sur le statut de l'espace dans l'analyse. L'histoire urbaine s'est constituée dans un a-côté de la pensée aménageuse et en décalage théorique profond avec les autres sciences sociales (géographie, sociologie, économie) qui pouvaient, elles, de leur côté, recourir à l'histoire et engager leur savoir auprès des aménageurs. En contrepoint, les auteurs rappellent que l'urbanisme en France a toujours été plutôt du côté du changement, de la rupture, d'un oubli de la ville antérieure (qui n'est pas une négation rappellent justement les auteurs), surtout dans le cas des opérations de rénovation urbaine. Si l'urbanisme a, de son côté, eu besoin de situer son action dans le temps long de la ville, c'est ainsi sans recourir à l'histoire (ce qui s'avérait difficile compte-tenu du positionnement académique de la discipline). Cette inscription dans le temps long de la ville, que les auteurs proposent d'étudier comme une histoire des doctrines en urbanisme, s'est manifestée par un recours à la mise en récit empruntant au récit historique, conférant ainsi aux espaces aménagés une patrimonialité, sur des territoires d'exception patrimoniale. C'est bien l'enjeu d'une profonde distinction entre histoire et patrimoine qui émerge ici, en conclusion de ce texte et d'« un aménagement qui se fait de plus en plus « patrimonialisateur » (Tomas, 2008).

4) Regards et interpellations extérieures

La proposition visuelle du photographe **Arno Gisinger** nous interpelle assurément dans la manière dont sont conjugués un travail sur le temps long, une rigueur de l'élaboration des faits permise par le temps de la recherche et de l'enquête et la mise en forme d'une perception, de l'ordre du sensible, se frayant un chemin entre mémoire et imagination. Nuremberg est ce lieu chargé d'histoire et de mémoires, de personnages, d'occurrences, auquel on associe vite plein, trop, d'images. Arno Gisinger présente ici une vraie tentative de synchronisation de l'épaisseur sociale du temps. Plus que l'image de la ville palimpseste qui renverrait à la stratification des expériences, Arno Gisinger nous invite alors à saisir la dynamique des réinterprétations sociales successives des espaces urbains, à entrer, par l'image, dans une certaine « grammaire » de la ville (Roncayolo, 1996). C'est également une posture critique de l'image, qui montre comment certes les récits structurent l'espace, mais aussi comment l'espace se déploie lui-même, souvent bien indépendamment des récits.

De la même manière, les articles de la rubrique Transpositions manipulent assez aisément les catégories de la ville, de sa matérialité, de son temps long, de la mémoire sociale, du patrimoine et de l'histoire. Les auteurs, situés à côté de l'espace académique et échappant de ce fait à la difficulté d'avoir à se situer et à défendre une conception épistémologique serrée, se sont sans doute autorisés plus de latitudes, en recourant à la description des pratiques professionnelles quotidiennes, au montage original des temps présent et temps passé dans le suivi d'un projet urbain, au récit de voyages en ville... C'est cet espace, entre témoignage et analyse historique, que les auteurs de Transpositions ont occupé, participant sans aucun doute à cette activité réflexive du chercheur que notre numéro entendait interpeller.

Céline Viaud nous fait rentrer, avec un texte-témoignage, dans l'intimité des études préalables à l'élaboration d'un projet de sauvegarde et de mise en valeur pour un Secteur Sauvegardé. Elle dévoile alors les méthodes, précises, pointilleuses, de mise à jour des connaissances nécessaires à cette élaboration : rencontre avec des historiens locaux, collecte et analyse de documents variés et surtout observation « du réel » à partir d'une enquête de terrain. On y mesure l'ampleur de la tâche et la rigueur que nécessite sa réalisation, à laquelle s'ajoute un dialogue permanent avec des commanditaires. Ici l'auteur parle depuis sa position dans une agence d'architectes du patrimoine, qui peut, par certains aspects, rappeler la posture complexe et exigeante de certains professionnels, en prise avec des questions de recherche, notamment dans les bureaux d'étude.

La proposition de Pierre-François Lebrun permet, quant à elle, d'ouvrir à une déambulation dans le temps long de la ville, d'en saisir des fragments, à Nantes, avant, pendant et après les projets d'aménagement urbain et de rythmer le récit par des occurrences cinématographiques dont on peut reconnaître la puissance évocatrice. Ici encore, la commande d'un documentaire au format contraint de 52 minutes n'aura pas épuisé le sens de la recherche de l'auteur (qui comptait plus de 70 heures d'enregistrement, de témoignages, de captures d'images, d'interactions en différents endroits de cette île plurielle, qui ne se résume décidément pas à un seul projet urbain !), Pierre-François, à qui, nous avons demandé de nous en dire un peu plus sur ce parcours de l'île de Nantes et sur ces rencontres entre l'homme, la caméra, des hommes, le temps et un territoire qu'il connaissait au moins depuis dix ans³. Cette île que nous-mêmes, tous ces « nous » à la fois, les chercheurs-ethnographes de la fabrique de la ville contemporaine, les enseignants de la nouvelle école d'architecture sise au 6 quai François Mitterrand, sur l'île, les acteurs parfois puisque nous serions devenus « créatifs », les citoyens sûrement, cette île que nous arpentons au quotidien.

C'est par « choix intuitif » et sans véritables connaissances ou représentations préalables que **Aurélie Girard et Bénédicte Gourdon** sont parties avec le programme « Erasmus », l'une à Berlin et l'autre à Athènes. Elles nous livrent ici ce que ce statut si particulier de l'étudiant étranger permet

3 Pierre-François Lebrun a réalisé trois documentaires sur ce territoire devenu en 10 ans « l'île de Nantes » : *Nantes, mémoires d'escalier*, Avéria, France 3 Ouest, 1999, 52' ; *La ville, le fleuve et l'architecte*, Avéria, France 3 Ouest, 2000, 60' ; et *Entre deux eaux : les métamorphoses d'une île*, Avéria, France Télévisions, 2011, 52'.

d'observer puis d'apprendre et de comprendre, des autres, de soi, et surtout de l'épaisseur des histoires, de l'histoire, la « grande », dans la ville qu'elles ont, une année durant, parcourue.

Tous les articles de ce dossier n'ont pas le même statut, ni la même visée : certains se sont attaqués de front à la nature de l'activité historique, aux conditions de production du savoir historique et se sont interrogés sur l'indétermination de l'objet "ville" dans le champs des sciences humaines et sociales mais surtout dans le champ de l'histoire académique. D'autres articles se sont attachés à analyser le rôle et le statut de l'histoire dans les projets architecturaux et urbains, ce qui a permis d'interroger la différence entre histoire et temps long, souvent confondue dans la pratique. Ce numéro a ainsi produit un travail à l'interface entre une réflexion sur la nature de la tâche historique et le champ des études architecturales et urbaines. C'est la caractérisation de cette interface qui en a été l'enjeu, interface qui s'exprimerait à la croisée entre le rôle et la position de l'historien, les réflexions sur les manières de faire (avec) l'histoire, et l'entrée par l'architecture et la ville.

Amélie Nicolas

Bibliographie

Amiot M., 1986, *Contre l'Etat, les sociologues. Eléments pour une histoire de la sociologie urbaine en France (1900-1980)*, Paris, Editions de l'EHESS

Baudouin R., Faure A., Fourcaut A., Morel M., Voldman D., 1990, « Ecrire une histoire contemporaine de l'urbain », *Vingtième Siècle, Revue d'histoire*, n°27, juillet-septembre, p. 97-106

Chesneau I., Roncayolo M., 2011, *L'abécédaire de Marcel Roncayolo : Entretiens*, Paris, Infolio

Claude V., Volman D., 2007, « L'histoire dans la recherche urbaine », *Espaces et sociétés*, n°130

Collingwood R.G., 1935, *The historical imagination. An Inaugural Lecture Delivered before the University of Oxford on 28 october 1935*, Oxford, Clarendon Press

Dosse, 1987, *L'histoire en miettes : des Annales à la « nouvelle histoire »*, Paris, La Découverte

Fourcaut A., Vadelorge L., 2011, « Où en est l'histoire urbaine du contemporain ? », *Société française d'histoire urbaine*, n°32, p. 137-157

Passeron J-C., Revel J. (dir.), 2005, *Penser par cas*, Paris, Editions de l'EHESS

Prost A., 1996, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Seuil

Ratouis O., Topalov C., 2011, « L'aventure des mots de la ville. Entretien avec Christian Topalov », *Métropolitiques*, 12 janvier. URL : <http://www.metropolitiques.eu/L-aventure-des-mots-de-la-ville.html>, consulté le 12 septembre 2012

Roncayolo M., 1996, *Les grammaires d'une ville. Essai sur la genèse des structures urbaines à Marseille*, Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales

Tomas F., 2008, « Les temporalités du patrimoine et de l'aménagement urbain », *Géocarrefour*, vol 79/3, p. 197- 212

Topalov C., Coudroy de Lille L., Depaule J-C., Marin B., 2010, *L'aventure des mots de la ville à travers le temps, les langues, les sociétés*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins

Vadelorge L., 2007, « Le programme d'histoire et d'évaluation des villes nouvelles : bilan et perspectives de la recherche historique », *Espaces et sociétés*, n°130, p. 27-40

« «Allumez la loupiote et allez hop! Ça tourne» », *Libération*, 3 mars 1997- en ligne <http://www.liberation.fr/culture/0101210282-allumez-la-loupiote-et-allez-hop-ca-tourne-claire-parnet-amie-et-questionneuse-de-deleuze-raconte-le-tournage-l-abecedaire-de-gilles-deleuze-un-coffret-de-trois-cassettes-video-avec-claire-parnet-real>), consulté le 29 août 2012